



Mon oncle, voulez-vous que je vous embrasse? — Page 119, col. 2.

— Je le crois bien, qu'on y peut compter. Je me ferais couper en quatre pour lui! — par moments.

— Et c'est tout simple, dit Nanon craignant que, dans son enthousiasme pour le médoc et le chambertin, Cauvignac n'oubliât le personnage dont il jouait le rôle pour rentrer dans sa propre individualité; — et c'est tout simple, n'êtes-vous pas capitaine au service de Sa Majesté, grâce aux bontés de monsieur le duc?

— Et je ne l'oublierai jamais! dit Cauvignac avec une émotion larmoyante et en posant une main sur son cœur.

— Nous ferons mieux, baron, nous ferons mieux à l'avenir, dit le duc.

— Merci, monseigneur, merci!

— Et nous avons déjà commencé.

— Vraiment!

— Oui. Vous êtes trop timide, mon jeune ami, reprit le duc d'Épernon. Quand vous aurez besoin de protections, il faudra recourir à moi; maintenant qu'il est inutile de prendre des détours, maintenant que vous n'avez plus besoin de vous cacher, maintenant que je sais que vous êtes le frère de Nanon...

— Monseigneur, s'écria Cauvignac, désormais je m'adresserai directement à vous.

— Vous me le promettez?

— Je m'y engage.

— Vous ferez bien. En attendant, votre sœur va vous expliquer de quoi il est question: elle a une lettre à vous confier de ma part. Peut-être votre fortune est dans le message que je vous confie sur sa recommandation. Prenez les avis de votre sœur, jeune homme; prenez ses avis: c'est une bonne tête, un esprit distingué, un cœur généreux. Aimez votre sœur, baron, et vous aurez mes bonnes grâces.

ALEXANDRE DUMAS.

La suite au prochain numéro.

## UN HOMME SÉRIEUX

PAR CHARLES DE BERNARD.

### XII

Nous avons dit que plusieurs fois déjà madame de Pontailly avait été obligée de combattre de toutes les forces de sa raison ce désir de plaire encore qui, à une certaine époque de leur vie, tourmente plus ou moins les femmes. Au trouble secret que lui causait l'insoumission de son cœur s'était joint tout récemment le malaise qui accompagne le désœuvrement de l'esprit. En faisant place au dédain, son engouement pour André Dornier lui avait laissé un vide pénible, quoiqu'il ne fût pas nouveau dans l'histoire de ses prédilections littéraires. Cette lacune dans son existence intellectuelle n'était pas, il est vrai, fort difficile à remplir, et les petits vers du vicomte y eussent suffi sans doute, si elle se fût décidé à y avoir recours; mais cette pensée seule la plongeait dans une étrange rêverie. Aux yeux de la marquise, la valeur de la poésie et l'agréable tournure du poète se confondaient tellement, que peu à peu il lui devint à peu près impossible de penser à l'une sans songer en même temps à l'autre. De tous les hommes en qui depuis dix ans elle avait cru successivement reconnaître un mérite supérieur, aucun, il faut en convenir, ne possédait les manières élégantes, le vif regard, le sourire caressant qui rehaussaient les œuvres poétiques du vicomte. Parmi les gens de talent, la beauté est une exception si rare, que, lorsqu'elle se rencontre, son attrait devient presque irrésistible. Aussi déjà madame de Pontailly comparait-elle mentalement Moréal à lord Byron, le seul poète contemporain qui ait eu la figure de son génie.

A mesure que la marquise subissait le charme qui l'entraînait vers le protégé de son mari, sa nièce lui devenait importune, et bientôt ce senti-

ment prit le caractère d'une véritable aversion. Eh quoi! ce jeune et beau poète, destiné peut-être à illustrer son pays, déposerait ses lauriers aux pieds d'une petite fille sans instruction comme sans usage, et à coup sûr incapable de le comprendre! Cette idée n'était-elle pas odieuse? C'est qu'on avait vu plus d'un talent né pour l'immortalité avorter tristement par l'effet d'une union mal assortie. Et quel malheur pour l'art lorsqu'un de ces aiglons tombait au filet d'une créature vulgaire et inintelligente qui, par mesure d'économie domestique, croyait faire merveille en lui coupant les ailes! Tel serait sans doute le destin du vicomte s'il épousait mademoiselle Chevassu, cette pensionnaire insignifiante qui n'avait pour elle que la beauté qu'on a toujours à dix-huit ans. Alors adieu l'inspiration brûlante, adieu l'élan sublime, adieu la fantaisie aux ailes diaprées et chatoyantes, adieu la poésie, adieu l'art!

Par amour pour l'art, ce fut là du moins le seul motif qu'elle s'avoua, madame de Pontailly décida qu'elle ne contribuerait en aucune manière au mariage d'Henriette et du vicomte.

Le soir, la marquise conduisit sa nièce à l'Opéra; Moréal fut un des premiers hommes qu'elles aperçurent au balcon, mais elles ne se communiquèrent pas leur remarque. Malgré le désir qu'il en avait, le vicomte n'osa se présenter dans la loge de madame de Pontailly, car il y entrevoyait au dernier plan le buste sévère de monsieur Chevassu. Poussé par ce besoin de la comotion qui tourmente en pareil cas les amoureux, il quitta sa stalle pendant un entr'acte, et sans doute il allait rôder mélancoliquement près de la loge interdite, lorsque dans le corridor il rencontra le marquis.

— Pas d'enfantillage, lui dit celui-ci en l'arrêtant par le bras; le père barbare est dans la loge, et ma femme elle-même me semble peu disposée à compatir à votre martyre.

Moréal parut surpris.

— Comment ai-je pu déplaire à madame de